

Note de lecture

A propos du livre de Daniel Finn « Par la poudre et par la plume – Histoire politique de l'IRA »

Avant-propos

Ce petit texte se veut être l'expression des retours sur la lecture de l'ouvrage pour un militant qui a toujours suivi, avec attention mais de relativement loin et depuis le tout début des années 70, la situation politico-militaire en Irlande. Ce n'est pas une recension de l'ouvrage mais plutôt l'expression, à la lecture de celui-ci, de ressentis, de découvertes aussi, sur l'histoire passionnante et complexe qui est celle de l'Irlande ; et du nord de son territoire en particulier.

Derry, Bogside, Falls Road, Long Kesh, Armagh...

Official IRA (officials), provisional IRA (provos), Sinn Féin, INLA, IRSP, SDLP...

Adams (Gerry), McGuinness (Martin), Delvin-McAliskey (Bernadette), Sands (Bobby)...

Pour qui s'est intéressé à la situation en Irlande du Nord (le nord de l'Irlande comme certains préfèrent le dire) durant les 30 dernières années du XXème siècle, ces noms de lieux, d'organisations, de personnes éveillent de suite des souvenirs, rappellent des événements suivis, à l'époque, avec un mélange de fascination et de complexité.

Et puis, plane derrière la connaissance « confuse » d'une histoire particulière en Europe, celle de l'Irlande et des irlandais avec, « en vrac », Cromwell, les espoirs nés de la Révolution française et très tôt « avortés », la grande famine du milieu du XIXème et l'émigration vers l'Amérique du nord (ah, les irlando-américains), les Pâques sanglantes de 1916, la guerre civile de 1919 à 1923 (avec les personnages de roman que sont James Connolly ou bien Eamon De Valera) suivie de l'indépendance et la partition de l'île ; et, bien sûr, les trente années qui sont au cœur de l'ouvrage de Daniel Finn.

Et se greffe aussi, comme pour en rajouter, la « pop culture » avec l'inévitable vision romantique de cette histoire particulière au travers du cinéma (Ken Loach avec « Le vent se lève » ; et même « Il était une fois la révolution » de Sergio Leone avec en particulier, le personnage James Coburn / John Mallory, ancien de l'IRB en fuite, spécialiste des explosifs), de la bande dessinée (Hugo Pratt / Corto Maltese – « Les celtiques ») et de la littérature (Sorj Chalandon¹ – « Mon traître »). Et ce bizarre rapport à la trahison qui traverse ces différentes œuvres au sujet duquel il conviendrait un jour de s'interroger...

25 ans après l'accord dit du « Vendredi saint », près de 20 ans après l'annonce du désarmement définitif de l'IRA et en ces temps où le Sinn Féin (ancienne branche politique de l'IRA) semble avoir, dans les urnes, au sud comme au nord, le vent en poupe, le livre de Daniel Finn tombe à point pour essayer d'y voir clair dans l'histoire « récente » de cette Irlande, insoumise et rebelle...²

Une guerre sans siège, sans bataille, sans bombardements...

L'ouvrage s'ouvre par un rappel de quelques chiffres impressionnants. Les « troubles »³ ont provoqué près de 3 500 morts et 48 000 blessés (dont 70% de civils) dans un pays considéré, par certains, comme directement lié à une des plus vieilles démocraties européennes. Cette véritable guerre (sans siège, sans bataille, sans bombardements comme le dit l'auteur) entre une armée clandestine (l'IRA

¹ Sorj Chalandon qui a été de nombreuses années le journaliste en charge du suivi de la situation irlandaise pour le quotidien Libération

² Expression tirée du titre de l'ouvrage collectif « Irlande insoumise et rebelle » paru en 1979 – Federop éditeur

³ Nom donné durant des décennies à cette guerre sociale et civile dans un pays européen...

qui a, selon Martin McGuinness, compté jusqu'à dix mille membres) et l'armée (et ses supplétifs locaux) de la plus grande puissance coloniale du XIXème et du début du XXème siècle est donc un événement loin d'être anecdotique ; et qui a souvent été réduit, dans la manière dont les médias français en parlaient, à une sorte de guerre religieuse entre catholiques et protestants. Ce livre, entre histoire « ancienne » (les moins de 30 ans n'étaient pas nés quand ont été signés les accords de 1992) et actualité (la réunification de l'île sera peut-être, on peut rêver, une conséquence plus ou moins directe du Brexit), est le bienvenu pour toutes celles et ceux qui veulent y voir clair dans ce moment particulier de l'histoire de l'Europe.

Et il permet de « sortir » de cette vision « romantique », que j'évoquais précédemment, de cette histoire qui, avec ses particularismes, notables en l'occurrence, se raccroche aussi à une histoire plus large, celle des mouvements et des guerres civiles ou/et d'indépendance qui ont marqué, avec plus ou moins d'intensité, la seconde partie du 20ème siècle.

Nul intérêt ici de faire un résumé « précis » du livre de Daniel Finn mais plutôt l'envie de mettre en valeur ce que l'ouvrage apporte à celui ou celle qui pense que passé, présent et avenir sont un même continuum qui permet d'échapper au présentisme et comme le dit Jérôme Baschet « d'identifier les modalités émergentes du rapport au temps et à l'histoire »⁴.

Tout « démarre » donc, du moins en ce qui concerne la période analysée par l'auteur, à la fin des années 60 avec le mouvement des droits civiques. Cependant, Daniel Finn prend soin, au préalable, dans ses deux premiers chapitres de faire un nécessaire rappel de la période allant du XIXème siècle à la partition de l'île au milieu du XXème quand la jeune nation irlandaise, devenue indépendante mais amputée du nord de l'île, refusa de rejoindre l'OTAN... Et puis d'évoquer l'IRA, « ressuscitée » au milieu des années cinquante comme un rappel de l'histoire, comme l'expression de ce qui avait été « mis sous le boisseau », c'est-à-dire la question de cette Irlande privée de ses comtés du nord. Et on voit déjà se dessiner ce qui allait être une des caractéristiques du nationalisme républicain irlandais ; pour faire (très) vite, l'oscillation entre lutte de libération nationale et lutte des classes qui traversera toute la période des années 70 à 2 000 et pèse encore de tout son poids dans la situation actuelle de l'Irlande. Mais aussi le débat entre le fusil et le vote, l'IRA ayant culturellement une position abstentionniste qui pèsera beaucoup sur le cours des événements dans la décennie 70.

Revenons maintenant à la période qui nous occupe dont le début est celui du mouvement pour les droits civiques et à la séquence qui va du 5 octobre 1968 (une marche de la NICRA⁵ durement réprimée par la RUC⁶ et suivie de trois jours d'émeute à Derry) au tristement célèbre « Bloody Sunday » du 30 janvier 1972⁷. L'éclairage particulier que donne l'auteur à cette période de la fin des années soixante est de la relier à deux éléments distincts et complémentaires.

En premier, la référence notable avec la situation étasunienne et la source d'inspiration qu'a été, en termes stratégiques pour les acteurs de la gauche radicale nord-irlandaise de l'époque, le mouvement des droits civiques des noirs américains avec donc une approche de masse des mobilisations sur la base de la lutte contre les discriminations. Et effectivement, les mobilisations ont été massives mais aussi durement réprimées (comme aux Etats-Unis d'ailleurs...).

En second, l'auteur met l'accent sur ce qu'il appelle la « culture jeune internationale » de cette même gauche radicale irlandaise de la fin des années soixante en reliant ce qui se passait en Irlande

⁴ Jérôme Baschet - « Défaire la tyrannie du présent – Temporalités émergentes et futurs inédits » - La Découverte - 2018

⁵ NICRA : Association nord-irlandaise pour les droits civiques

⁶ RUC – Royal Ulster Constabulary – Force de police Nord-irlandaise composée à l'époque d'une très grande majorité d'unionistes (personnes favorables au maintien dans la Grande-Bretagne)

⁷ Ce jour-là, des militaires parachutistes anglais tirèrent sur la foule lors d'une manifestation dans le quartier du Bogside à Derry, tuant 14 civils. Bien des années après, l'état anglais reconnaîtra, après l'avoir longtemps nié, qu'il était bien question ce 30 janvier d'une agression délibérée et non d'une quelconque riposte à une attaque des républicains. Ce massacre aura comme effet direct de renforcer considérablement l'IRA en générant un afflux de centaines de (jeunes) volontaires dans ses rangs

avec ce qui arrivait un peu partout dans le monde dans cette « année » 68 bien particulière (de la France à la Tchécoslovaquie, du Mexique à l'Italie, des Etats-Unis à l'Allemagne de l'ouest...). Et met en valeur l'émergence d'un petit groupe d'activistes étudiants, People's Democracy. Groupe qui est passé largement sous les radars de celles et ceux qui suivaient (de loin comme beaucoup...) la situation en Irlande mais dont l'influence et l'impact sur la situation irlandaise dans les vingt années qui vont suivre seront, selon la thèse de Daniel Finn, notables. Et ce groupe, à la différence marquée des « militaires » de l'IRA revendiquait, une forme de désorganisation qui en surprendrait, encore aujourd'hui, plus d'un.e. L'auteur cite Bernadette Devlin (devenue McAliskey plus tard), qui dans une interview donnée à la New Left Review en juin 1969, disait de People's Democracy : *« Nous sommes totalement déstructurés et il n'y a aucune forme de discipline. On aurait même du mal à trouver deux personnes qui soient vraiment d'accord entre elles, et il faudra beaucoup de débats avant que nous arrivions à nous structurer »*. Au royaume des militaires des deux IRA (officielle et provisoire ; mais, à la date de cet interview, la scission officielle/provos n'avait pas encore eu lieu...), on imagine comment ce type de discours pouvait être reçu. Et pourtant, People's Democracy jouera un rôle très important par la suite et pèsera plus ou moins directement et de manière plus ou moins significative sur l'évolution politique future des provos.

Dans la suite de l'ouvrage, Daniel Finn décrit la période des années 1970 ; période guerrière s'il en fut avec l'effacement progressif de l'IRA officielle et la montée en puissance continue de l'IRA provisoire (les provos). L'IRA officielle annonçant un premier cessez-le-feu en mai 1972 en déclarant : *« les dirigeants du mouvement républicain ont la conscience de plus en plus nette d'avoir été entraînés dans une guerre que nous n'avions pas choisie »*... Et c'est à cette période que l'on voit apparaître un jeune dirigeant des provos de Belfast, un dénommé Gerry Adams, qui allait jouer depuis lors et jusqu'à nos jours un rôle essentiel dans l'histoire de l'Irlande.

Ce sera aussi la période, peu glorieuse, de l'affrontement armé fratricide entre les deux IRA mais aussi avec l'IRSP qui fera des dizaines de morts et provoquera dans une grande partie de la population⁸ une forme de résignation mâtinée de ressentiment (en plus de se méfier des milices unionistes, il fallait désormais se méfier des groupes armés républicains...).

Le milieu et la fin des années 70 furent aussi une période de grande intensité militaire avec des attentats de masse (les morts se comptent par centaines) et des exécutions ciblées (celle, par exemple, de Neave, proche de Thatcher et secrétaire d'état à l'Irlande ; ou bien celle de Lord Mountbatten, vice-roi de l'Inde britannique et un des chefs de l'armée anglaise durant la seconde guerre mondiale).

On peut aussi noter, durant cette période de bascule, le mouvement, assez massif, de grève des loyers et des impôts locaux qui, dans le prolongement de la lutte pour les droits civiques de la fin des années 60 (mais avec une connotation plus « radicale » qualifiée de résistance civile et non plus de désobéissance civile) allait là aussi montrer que pour les Provos, c'était le militaire qui était à la commande. Une politique dite « de classe » était, plus ou moins, toujours l'affaire des « rouges » de l'OIRA (IRA officielle) et de People's Democracy. Cette oscillation du mouvement républicain entre lutte de masse/de classe et lutte militaire (et les complémentarités/interactions éventuelles entre les deux) est indéniablement une des caractéristiques de la situation irlandaise. On avait déjà eu des prémises de ceci lors des « débats » durant la guerre d'Espagne.

Entre le Vietcong et Nelson Mandela...

⁸Cette période ne peut manquer d'évoquer 1922/1923 et la guerre civile entre, selon la terminologie citée par Daniel Finn, les pragmatiques (les « réalistes », ceux qui allaient accepter la partition) et les irréductibles (les « irréalistes », ceux qui la refusaient ; l'IRA en l'occurrence). Même 50 ans après celle-ci, cette période de l'histoire a du vraisemblablement peser sur la manière dont cette situation d'affrontement entre les deux IRA a été vécue par la population. Mais, comme le fait Daniel Finn, on doit aussi s'interroger sur la nature « indirectement » de classe de cette guerre civile quand on voit comment se sont positionnés l'église, la presse et les milieux d'affaires... Et puis, quand on voit le contenu de l'accord du Vendredi saint, on peut esquisser certaines analogies.

Cette période de basses eaux politiques mais pas militaires (basses eaux politiques au sens où le virage vers l'acceptation d'une double activité, politique avec une organisation « légale » et militaire avec la lutte armée, n'avait pas encore été pris), le mouvement républicain irlandais verra cependant émerger fin 1978, en dehors des groupes armés (et comme ce fut le cas à la fin des années 60 pour la NICRA et entre 1971 et 1976 avec la grève des loyers et des impôts), un mouvement puissant qui allait changer la donne : celui des détenus républicains, qui sont des centaines à la prison de Maze (les « fameux » Blocs H), pour conquérir des droits. Refus de porter l'uniforme pénitentiaire (blanket protest), grève de l'hygiène (wash protest) et des toilettes (dirty protest), puis, enfin, des grèves de la faim allaient devenir le moteur d'une nouvelle période. Ces mouvements de résistance dans les prisons anglaises allaient trouver un écho national et international en mettant un coup de projecteur bienvenu sur la politique d'internement arbitraire de l'occupant britannique et les conditions de détention des prisonniers républicains. On retrouva encore à la manoeuvre les militants de People's Democracy avec, toujours, le regard condescendant, voire sceptique, des dirigeants de l'IRA. Pourtant, malgré ce scepticisme, l'IRA finit, bon gré mal gré, par prendre en compte ce mouvement de soutien aux prisonniers qui parvint à mobiliser « le peuple républicain » comme cela n'était pas arrivé depuis la lutte pour les droits civiques à la fin des années 60 et la grève des loyers entre 1971 et 1976⁹. Ce mouvement de résistance trouvera son « apogée » lors de la seconde grève de la fin qui conduira à la mort de 10 détenus dont l'un d'entre eux, Bobby Sands, décédé le 5 mai 1981, fut la figure emblématique. Et deviendra « immédiatement » une icône internationale.

Cette lutte marquera une étape importante dans l'évolution de l'IRA et surtout de nombre de ses dirigeants ; et ce qui était avant considéré comme secondaire, voire comme « contreproductif, c'est-à-dire la lutte sur d'autres terrains (comme le terrain électoral surtout) que le terrain militaire, deviendra progressivement, mais il faudra encore du temps, une nouvelle « arme » pour faire avancer la cause républicaine. L'arrivée dans le Sinn Féin de militants en provenance de People's Democracy aura cependant un impact à terme... Mais le chemin allait être encore long pour faire « *entrer de plain-pied le Sinn Féin dans l'arène électorale* » (...) et « *établir un leadership incontesté sur la population nationaliste* ». En même temps, comme ce fut le cas après le Bloody Sunday, l'IRA recruta, suite à la mobilisation autour des prisonniers, une nouvelle génération de militants.

A propos de l'irruption de la branche politique de l'IRA dans l'arène électorale, l'auteur signale l'analyse que faisait le Bureau pour l'Irlande du Nord - NIO¹⁰ après les premiers succès dans les urnes du Sinn Féin (10% des voix et cinq élus dont Adams et McGuinness lors du premier vote de l'assemblée locale nord-irlandaise) ; analyse qui reposait sur un parallèle avec l'Euzkadi (le pays basque). Le NIO considérait que le Sinn Féin était une force à nulle autre comparable en Europe : aucun parti ayant des liens avoués avec une insurrection armée n'avait une implantation aussi forte dans un état libéral-démocrate (à l'exception justement de la mouvance « abertzale » en Euzkadi). Aux élections de 1983, le Sinn Féin progressa nettement en augmentant ses voix (100 000) d'un tiers, atteignant 13,4% des suffrages et faisant élire G. Adams au parlement britannique comme député de Belfast.

C'est aussi la période où la mise au ban des républicains irlandais fut en partie remise en cause avec l'arrivée de nouveaux dirigeants travaillistes comme Tony Benn puis Jeremy Corbyn. La réunification de l'Irlande n'était plus « un gros mot » pour tout le monde

Mais le chemin encore à parcourir pour arriver au « Vendredi saint » était encore long. Nombre de militants du Sinn Féin et de l'IRA étaient encore dans la position : « *un bulletin de vote dans une main, une Armalite¹¹ dans l'autre* ». Les élections européennes de 1984 virent une stagnation du vote Sinn Féin à 13% avec un certain retour en grâce des sociaux-démocrates du SDLP. Pris entre deux

⁹ Selon les notes de l'auteur reprenant les informations de la RUC, il y eut durant la seconde grève de la faim au moins 1 200 manifestations en Irlande du Nord auxquelles participèrent 350 000 personnes...

¹⁰ NIO : Northern Ireland Office. Installé à Belfast et créé en 1972, cet organisme sous contrôle direct de Londres, avait la haute main sur tout ce qui était du ressort de la justice et du maintien de l'ordre

¹¹ Fusil d'assaut américain qui devint un emblème de la lutte armée

feux (bulletin de vote ou fusil), G. Adams devait faire des concessions aux durs de l'IRA. L'IRA renforça son arsenal grâce à la filière libyenne et continua ses opérations militaires. L'attentat de Brighton contre le congrès du parti conservateur (qui a failli tuer Margaret Thatcher) eut un impact notable. Mais le cheminement électoral de l'IRA/Sinn Féin continuait. Avec des résultats pour le moins mitigés.

Le renforcement militaire de l'IRA (arrivée « massived'armement ») eut comme effet paradoxal de donner plus de mou à la direction de l'IRA pour continuer dans la voie électorale avec l'abandon par le congrès du Sinn Féin du principe de l'abstention (principe déjà mis à mal dans les faits...). Et le renfort de Martin McGuinness, dirigeant militaire reconnu et estimé de l'IRA, vint conforter l'évolution impulsée par G. Adams. C'est ce couple, que l'on peut qualifier de « militaro-politique », qui allait mener à bien la « normalisation » des républicains nord-irlandais. Mais le temps n'était pas encore totalement venu. Les résultats au Sud (législatives de 1987 et 1989) marginalisèrent largement le Sinn Féin. Ce fut leur vieil « ennemi » de l'IRA officielle, rhabillée sous les couleurs du Parti des travailleurs, qui tira les marrons du feu en remportant 5% des suffrages et 7 sièges contre aucun au Sinn Féin.

On ne peut évoquer cette période, les derniers feux du militarisme républicain, sans faire une référence à ce qui n'a jamais été officiellement confirmé, l'idée qui a eu cours à une époque (après les livraisons d'armes en provenance de Libye) ; celle d'une évolution de la confrontation avec l'armée anglaise vers une stratégie inspirée du vietcong, celle d'une « offensive du Têt ». L'idée était d'arriver à créer des zones libérées en attaquant massivement, y compris avec des missiles anti-aériens, les troupes anglaises. Selon l'auteur, nul ne sait vraiment si cette hypothèse de changement d'échelle de la guerre dans le nord de l'Irlande a vraiment dépassé le stade de l'idée mais son analyse est que cette stratégie aurait conduit à un écrasement militaire de l'IRA.

Néanmoins, les opérations militaires connurent un nouveau sommet avec des réussites (peu) et des ratés (nombreux) pendant que l'INLA¹² se perdait dans une guerre fratricide.

Durant ce temps-là, la mue continuait avec toujours cette oscillation entre nationalisme et socialisme. Nationalisme d'abord et socialisme ensuite ? Ou inversement ? Notons que ce débat trouve des échos très anciens (déjà évoqués précédemment) du côté, par exemple, de la guerre d'Espagne avec les débats sur comment mener de front la guerre militaire et la lutte pour le socialisme ou le communisme...

Le cheminement de l'IRA vers l'abandon de la lutte armée continua tout au long de la fin de la décennie 90 avec des négociations compliquées pour bâtir un front avec le SDLP de Hume. Négociations qui aboutiront quelques années plus tard.

Autre information intéressante que livre cet ouvrage, ce sont les liens entre l'ANC de Nelson Mandela et les provos (avec une aide militaire et technique des provos auprès des combattants de l'ANC). Et début 90, les militants du Sinn Féin rejoignirent l'INC – Congrès national irlandais (où ils retrouvèrent, toujours elle, l'inévitable Bernadette McAliskey...). Et l'auteur de remarquer que « *L'Afrique du Sud était un modèle déroutant pour les Provos : faute de remporter d'emblée la victoire, cette guérilla avait développé une approche souple et informelle pour atteindre ses objectifs par d'autres moyens* ». Et de signaler qu'à la suite de la victoire de l'ANC, les Provos avaient rouvert discrètement un canal de communication avec le gouvernement britannique... C'est l'occasion de citer un des hommes de l'ombre (vu de loin cependant car il faisait partie depuis le début des années 70 des cercles dirigeants de l'IRA puis du Sinn Féin..) des Provos, John Gibney, qui très tôt avait compris l'importance du fait politique par rapport au fait militaire ; ceci à une époque où les Provos n'étaient pas vraiment sur cette « longueur d'onde ». Il fait partie de ceux qui ont toujours défendu une ligne de gauche, anti-impérialiste, dans l'IRA et au Sinn Féin. Mais bon, comparaison n'est pas raison et le parallèle avec la situation en Afrique du Sud trouva vite des limites....

Comment qualifier ce qui advint après. L'IRA et le Sinn Féin ont-ils « mangé leur chapeau » ? C'est-à-dire ont-ils abandonné la bataille pour la réunification de l'Irlande ? Nous y reviendrons.

¹² Irish National Liberation Army – Scission de gauche de l'IRA fondée en 1975. Branche armée de l'IRSP – Irish Republican Socialist Party de Seamus Costello, tué par l'IRA officielle en 1977

L'usure du temps

Arrivent ensuite les deux années 89 et 90. Dans la chronologie des événements que l'auteur déroule à la fin de son ouvrage, ces deux années semblent totalement « creuses ». Seuls sont indiqués l'assassinat, en 1988, par des unionistes de l'UDA de Pat Finucane (avocat de membres de l'IRA et de l'INLA) et l'arrivée, en 1990, de John Major à la tête du Royaume Uni, actant ainsi la fin de l'ère Thatcher.

Ce calme apparent, comme si « tout le monde avait besoin de souffler, sur la scène militaire nord-irlandaise après plus de 20 années d'une activité militaire et politique intense, a sans doute permis aux uns et aux autres de tirer des bilans et de se préparer à parcourir un dernier et long « tour de piste » d'une quinzaine d'années (jusqu'au désarmement de l'IRA en 2005).

Les lignes commençaient à bouger côté républicain avec une relativisation, par Gibney (encore lui), des conditions et de la temporalité du retrait des troupes britanniques d'Irlande. Avec la conscience, bien nette, qu'à la différence de l'ANC en Afrique du Sud qui représentait la quasi-totalité du peuple sud-Africain, les républicains d'Irlande du Nord ne représentaient qu'une partie, notable mais minoritaire, des nord-irlandais. Une « alliance » avec le SDLP semblait de plus en plus incontournable et un rapprochement avec le gouvernement irlandais aussi. Donc, pendant ce temps-là, les discussions avec J. Hume du SDLP continuaient. Mais il n'était pas dit que la poudre était définitivement rangée.

Des actions spectaculaires comme celle de l'attentat au mortier sur le 10 Downing Street en février 1991 et des actions au cœur de Londres infligèrent, selon Daniel Finn, plus de dommages économiques que deux décennies d'attentats en Irlande du Nord. On se souvient effectivement des ravages de bombes de l'IRA entre 1991 et 1993 au cœur de la capitale anglaise traduites par des images qui faisaient la une de tous les médias en Europe. Mais les dégâts collatéraux furent importants avec la mort de civils et générèrent même des manifestations hostiles jusque dans les rues de Dublin. Et, selon l'auteur, allèrent jusqu'à jeter le trouble dans les propres rangs des provos. Et pendant ce temps-là, les paramilitaires loyalistes intensifiaient, eux, leurs actions armées avec des dizaines de morts à la clé (jusqu'à 224 morts en 1994), en visant des personnes des milieux nationalistes devenus plus ou moins publiques avec la montée en puissance de la branche politique, le Sinn Féin. Et ceci avec la complicité plus ou moins prouvée mais quasi certaine des forces de l'ordre. Une sorte de tenaille s'était donc mise en place avec d'un côté la pression des assassinats sur les milieux nationalistes (le bâton) et de l'autre des pourparlers de paix (la carotte).

Et en 1993, il y eut les premières fuites sur le plan Hume (SDLP) – Adams (IRA – Sinn Féin). Et cet accord contenait un gros retour en arrière : celui d'accepter la notion de « consentement unioniste » à tout changement de régime constitutionnel en Irlande du Nord ; ceci sans le moindre calendrier de retrait des troupes britanniques d'Irlande. « Tout ça pour ça » pouvaient, peut-être à juste titre, penser certains des combattants de l'IRA... Ce processus de désescalade sembla compromis par les attentats d'octobre 1993 : explosion d'une bombe dans les locaux des loyalistes de l'UDA (neuf morts) et réplique des unionistes avec un attentat contre un bar (huit morts). Ce qui aurait pu le faire avorter renforça en fait le processus (signe d'une sorte d'épuisement des parties) pour aboutir à la déclaration dite de « Downing Street » le 15 décembre 1993. Les dirigeants du Sinn Féin, écartés dans les faits des derniers échanges, durent avoir l'impression « d'avaler des couleuvres » devant un texte qui édulcorait encore un peu plus le contenu de ce qui était soumis à leur assentiment. Ce texte prévoyait que la garantie constitutionnelle de la mise en œuvre de l'accord, prévue par Hume et Adams comme devant être transférée à Dublin, resterait finalement à Londres... Ce texte disait la chose suivante : « *Le gouvernement britannique convient qu'il appartient à la seule population de l'île d'Irlande, par un accord entre ses deux parties respectives, d'exercer son droit à l'autodétermination sur la base d'un consentement, librement et concomitamment donné, dans le Nord et le Sud, pour réaliser la réunification de l'Irlande, si tel est son souhait* ».

Certains des mots-clés pouvaient brosser les républicains dans le « sens du poil » : « population de l'île d'Irlande » (c'est donc un tout), « droit à l'autodétermination » (enfin reconnu...), « réunification

de l'Irlande » (le but est fixé)... Mais, l'articulation des différents éléments du texte laisse planer le plus grand doute sur la possibilité de mise en œuvre de cet objectif. Et l'auteur de rappeler que de bons connaisseurs du contexte avaient qualifié ce texte de « joli document orange en langage vert¹³ ». Un constitutionnaliste britannique, Walter Bagehot, a mis en valeur que « les éléments symboliques de la Déclaration étaient verts, tandis que les éléments pratiques étaient orange ».

Conscient des difficultés à faire avaler cette potion, un peu amère quand même, à ses camarades, G. Adams alla, selon Daniel Finn, chercher des soutiens outre-Atlantique ; en particulier chez les politiciens et hommes d'affaires irlandais-américains. Adieu les discours anti-impérialistes, finies les références au socialisme et au marxisme... Références qui avaient pour partie « habillé » la rhétorique des républicains nord-irlandais sans jamais, en fait, avoir profondément pénétré la culture politique d'une organisation, la PIRA, dont les premières caractéristiques restaient la lutte armée (le militarisme ?) et le (pan)nationalisme... Là se situent sans doute les limites finales de l'influence des « gauchistes » de People's Democracy. Malgré les réticences de certains, la pilule était avalée et la porte du cessez-le-feu et du désarmement de l'IRA assez largement ouverte pour continuer d'avancer en ce sens.

Le cessez-le-feu intervint le 31 août 1994 suivi, quelques semaines après, de celui des paramilitaires loyalistes. Un texte distribué aux volontaires de l'IRA annonçait, sans fard, que : « (...) *les républicains n'ont pas la force nécessaire pour atteindre l'objectif final* », que « *la partition a échoué* » et que « *les structures[de l'IRA] doivent être modifiées* ».

C'est donc autant un échec politique qu'un échec militaire. Il s'agit sans doute d'une « défaite » par épuisement. Après 25 années de combat, des morts et blessés par milliers, si l'IRA pouvait encore se présenter comme « une armée invaincue » (« IRA Undefeated Army » selon le célèbre slogan qui fit florès dans les années qui suivirent et que les touristes militants allaient arborer fièrement sur les T-shirts achetés dans la boutique du Sinn Féin à Derry...), la messe semblait dite.

Les britanniques, retors comme toujours, essayèrent même d'en profiter pour mettre le démantèlement de l'arsenal de l'IRA comme condition préalable à l'entrée du Sinn Féin dans les pourparlers de paix. Heureusement, certains eurent la présence d'esprit de ne pas en rajouter...

Tout ne fut pas un long fleuve tranquille avant d'arriver à l'accord du Vendredi saint (braquages, émeutes suite à des provocations orangistes). A ce moment-clé et selon Daniel Finn, Martin McGuinness mit tout son poids dans la balance faisant apparaître ainsi officiellement ce couple militaro-politique évoqué précédemment qui allait mener à terme la sortie du conflit armé dans le nord de l'Irlande vu du côté des nationalistes. Il y eut encore des bombes et des morts mais le processus était devenu irréversible. En 1996, la convention de l'IRA valida les orientations et marginalisa les dissidents ; une convention spéciale du Sinn Féin aboutit, difficilement, au même résultat malgré la possibilité, envisagée par certains, d'une rupture entre Sinn Féin et IRA... En mai 1997, les conservateurs furent battus aux élections législatives, le score du Sinn Féin fut honorable (16% avec Adams et McGuinness élus députés) et le travailliste Tony Blair remplaça John Major. Quelques semaines après, un député du Sinn Féin fut aussi élu au sud... Et Sinn Féin fut admis à la table des négociations sans que le préalable du désarmement de l'IRA soit considéré comme un obstacle.

Un second cessez-le-feu entra alors en vigueur. Le processus avançant, des scissions eurent lieu, aussi bien chez les nationalistes (création de « l'IRA véritable ») que chez les unionistes (création de la LVF).

Tony Blair suivit sa propre logique en ne s'embarrassant pas des questions de réunification (cela n'avait aucun sens pour lui...) ; le texte dit de « Downing street » de décembre 1993 fut repris et l'IRA dû se contenter de clauses favorables sur le désarmement de l'IRA (ce ne serait pas un préalable à une future entrée du Sinn Féin dans un éventuel gouvernement) et sur la libération des prisonniers républicains...

¹³ Rappelons que pour mémoire, la couleur verte est associée aux nationalistes irlandais alors que la couleur orange est associée aux unionistes

Gerry Adams réussit à faire passer le principe de l'accord du « Vendredi saint » qui fut voté avec 95% de oui par les assemblées républicaines. Du côté des unionistes, ce fut plus dur avec seulement 57% de votes favorables.

L'IRA, une armée invaincue ?

Le bilan politico-militaire de ces 25 années de guerre était faible, très faible, au regard des objectifs fixés au début des années 70 ; mais l'auteur fait remarquer, au vu des événements : « *Ce qui surprend, ce n'est pas tant que les provocations aient fini par faire des compromis mais qu'ils aient réussi à éviter une défaite totale* ». Vu comme cela, l'IRA est donc bien restée « une armée invaincue ». Il ajoute, de son côté, que la lutte armée était devenue (et l'était sans doute selon lui depuis l'origine) une impasse politique. Et de citer Richard O'Rawe, vétéran de l'IRA et opposé à la direction, qui a pris position sur le processus en cours en disant qu'il « *soutenait le processus de paix* » et reconnaissait à Adams « *le mérite d'avoir mis fin à une guerre impossible à gagner* ».

Quoiqu'il en soit, le Sinn Féin et l'IRA sont restés au cœur du processus politique issu de l'accord du Vendredi saint. Il n'y a donc pas de défaite « en rase campagne ». Et le processus allant jusqu'au bout, l'IRA annonça comme promis le démantèlement total de son arsenal en 2005 et conclut même un accord avec son ennemi juré, Ian Paisley, pour former en 2007 un gouvernement...

Franchement qui aurait pu imaginer ça 25 ou 30 ans avant... ? Un accord de gouvernement avec Ian Paisley !! Il est vrai que, comme dit l'adage, on ne fait la paix qu'avec ses ennemis... Bien sûr, des rancoeurs tenaces se sont faites jour dans les années qui suivirent l'accord du Vendredi saint puis le démantèlement de l'arsenal de l'IRA. Ce qui ressort aussi de l'analyse de Daniel Finn dans son ouvrage, et cela a déjà été évoqué précédemment, c'est l'épuisement de la base républicaine qui avait tant donné et tant subi pendant ces trente années de conflit.

A la réflexion, avec le recul, c'est assez incroyable ce qui s'est passé dans ce petit bout de terre au nord-ouest de l'Europe. De toutes les luttes de nature voisine qu'a connu le Monde depuis le début de la décolonisation dans les années 50, aucune n'a duré aussi longtemps sauf peut-être celle des Farc en Colombie. Et quand on voit ce que sont devenus, par exemple, les sandinistes (qui furent une brève période, un modèle pour certains), on peut se consoler en se disant que ce qu'ont fait les dirigeants de l'IRA et du Sinn Féin est peut-être le mieux de ce qu'ils étaient en droit d'espérer... On pourra bien sûr penser au Chiapas pour la durée ou bien au Rojava pour le côté « frontières à repenser », mais les situations sont tellement différentes que même des analogies semblent difficiles¹⁴. Puis, les choses ont aussi bougé au sud avec une montée en puissance du Sinn Féin qui cependant n'aboutit pas à bouleverser sensiblement et durablement la donne électorale. Coalisé au Nord avec ses ennemis jurés et minoritaire au sud, le bilan politique était maigre ; et, on peut le redire, bien loin des espérances des uns et des autres ; que ce soit l'IRA, le Sinn Féin ou bien les « radicaux » de People's Democracy.

Pourtant, le rêve d'une Irlande réunifiée n'a rien d'aberrant en soi. Franchement, une île coupée en deux, ce n'est pas sérieux. Bien sûr, il y a Chypre avec l'enclave turque et il y a aussi Haïti et Saint-Domingue mais quand même. Et il y a la très lourde responsabilité de l'Angleterre, cette ex-puissance coloniale devenue aujourd'hui une plateforme financière... avec cette succession de gouvernants arrogants, méprisants qui ont toujours considérés les irlandais, du nord comme du sud, un peu comme des serfs. Bien sûr, c'est un peu excessif d'écrire cela. Mais, si vous y réfléchissez bien, sommes-nous sûrs que Cromwell soit vraiment tout à fait mort... ?

¹⁴ Et toute comparaison avec d'autres mouvements qui ont utilisé la violence politique armée en Europe n'a pas vraiment de sens. L'Italie de l'autonomie (ouvrière ou « désirante ») n'a pas beaucoup à voir avec l'Irlande (cf. la « Horde d'or » et les autres ouvrages parus à ce sujet). Et la RFA de la RAF, la France d'Action directe non plus. Quant à la Corse, on est sur un autre registre même s'il s'agit d'une île et que la question de l'autonomie et de l'indépendance y a aussi été posée avec les armes... Seul l'Euskadi, avec l'ETA, présente des caractéristiques qui peuvent générer quelques analogies.

Il convient sans doute de s'interroger sur le « bilan social », en termes de classe, de ces trente années de conflit. Sans entrer dans les détails précis d'une histoire que je ne maîtrise pas vraiment (je me positionne comme un militant qui réfléchit, je ne suis ni universitaire, ni historien et encore moins spécialiste de l'histoire de l'Irlande), il semble quand même que l'un des échecs de l'IRA et du Sinn Féin est d'avoir largement enjambé la question de classe au profit de la question nationale vue, de plus, au travers du prisme militariste. Les débats ont eu lieu pourtant, de manière parcellaire et la guerre fratricide avec l'IRA officielle n'a rien arrangé en ce domaine. Dans son ouvrage, Daniel Finn pose la question dans son introduction mais il n'aborde pas vraiment le sujet sinon « au fil de l'eau ». C'est d'ailleurs assez étonnant comme si l'introduction donnait à voir des questions auxquelles il ne sera pas vraiment répondu dans l'ouvrage. Cela aurait mérité, à mon sens, une analyse plus poussée. Avec une certaine nuance dans la critique cependant car un sujet qui lui est lié est aussi abordé dans l'introduction et est assez largement traité dans le livre ; c'est celui du rapport au travail de masse ou plus exactement du travail en direction des masses. Comme il est rappelé dans le présent texte, ce n'est pas tant l'IRA Provisoire qui se soit investie dans cette démarche mais plutôt People's Democracy au travers des batailles sur les droits civiques de 69 à 72 ou bien, une décennie après, sur les prisonniers politiques de 79 à 81 avec le point culminant des grèves de la faim et de l'organisation du soutien à la lutte des prisonniers. A chaque fois, et selon les constats de Daniel Finn lui-même, l'IRA semble être entré à reculons dans ces combats en direction « des masses » tout en recueillant les fruits, en termes de recrutement en particulier.

Et il pose ensuite deux bonnes questions. La première est : « *La lutte pour l'indépendance nationale est-elle synonyme de lutte pour le socialisme ou l'une a-t-elle la priorité sur l'autre ?* ». En ce qui concerne l'IRA et les provos en particulier (cela semble plus nuancé pour l'IRA officielle), la réponse est non et cela semble ressortir assez clairement de l'ouvrage. La seconde interrogation est la suivante : « *Comment faut-il voir la classe ouvrière protestante d'Irlande du Nord – comme des prolétaires à gagner ou des colons à vaincre ?* ». Et l'auteur d'ajouter que : « *les réponses (...) apportées gardent toute leur pertinence dans les débats politiques d'aujourd'hui* ». Il y a là une vraie faiblesse du livre qui ne traite ce sujet qu'indirectement. Après avoir lu le livre, on n'a pas de réponses à cette question (prolétaires « protestants » à gagner ou colons à vaincre ?) sinon à constater, comme l'auteur, que cette sorte de plafond de verre (aller au-delà du vote républicain) n'a jamais été brisée. Cela vient sans doute du choix de l'auteur d'écrire un livre sur l'histoire politique de l'IRA et non sur l'histoire politique de l'Irlande du nord. On reste donc un peu sur sa faim car on manque d'information au sujet de la population nord-irlandaise sous influence culturelle et idéologique de l'orangisme ; et on a l'impression de manquer d'éléments pour savoir, justement, si les ouvriers protestants pouvaient, auraient pu (ou pourraient demain) se rallier, sur des bases de classe, au projet républicain (il y a d'autres pays où les protestants sont républicains, à commencer par la France) ; ce qui n'aurait pas manqué de changer la donne dans le nord de l'Irlande durant les cinquante dernières années ; et bien évidemment encore aujourd'hui.

Et demain...

Le temps a passé, beaucoup passé, depuis le « Vendredi saint ». Aujourd'hui, le Sinn Féin est devenu le premier parti au Sud comme au Nord... Parti de la réunification de l'Irlande, il a réussi au Nord à prendre le dessus sur son vieil « ennemi/ami » du SDLP et a assez largement viré en tête lors des dernières élections à Stormont (parlement nord-irlandais). Au sud, il est aussi arrivé en tête lors des dernières élections générales de 2020 en « grillant la politesse » aux deux vieux partis, Fianna Fail et Fine Gael.

Dans le dernier chapitre de son ouvrage, dont le contenu a été largement repris dans un article du Monde Diplomatique publié en juin 2022, Daniel Finn analyse cette situation. Pour lui, deux éléments de contexte expliquent cette situation :

- en premier, il s'agit de l'impact de la crise financière (et en conséquence sociale) de 2008 qui a rebattu la carte électorale dans la république d'Irlande ;

- en second, ce sont les conséquences du Brexit sur l'Irlande du Nord qui, eu égard aux errements des conservateurs anglais, ont favorisé l'éclatement du vote unioniste avec la chute du DUP et l'arrivée en tête du Sinn Féin malgré une progression somme toute assez faible de ce dernier (+ 1,2% à 29,02%).

Mais ces éléments de contexte n'auraient pas eu l'impact électoral notable au Sud si le Sinn Féin n'avait pas pris depuis nombre d'années un virage social-démocrate (de gauche ?). C'est sur la base de son programme social que le Sinn Féin a connu sa très forte progression électorale (la réunification de l'île étant un facteur « secondaire ». Et au nord, comme indiqué précédemment, c'est plus la division des unionistes qui en fait le premier parti qu'un bouleversement notable du rapport de force entre nationalistes et unionistes (cf. le résultat détaillé des élections avec deux blocs autour de 40%).

Cependant, l'hypothèse de voir un parti, se revendiquant toujours clairement de la réunification de l'Irlande¹⁵, diriger en même temps les deux gouvernements, du sud comme du nord, est loin d'être exclue...

Cela laisserait augurer d'une situation assez complexe dont la traduction serait, entre autres, l'organisation d'un référendum sur la réunification. Au vu de ce qui se passe (aussi) en Ecosse mais de manière très différente de ce qui s'est passé en Irlande, il est loin d'être acquis que la « couronne britannique » laisse ses deux colonies sortir de son giron sans réagir...

Les jeunes générations qui accèdent aujourd'hui à la conscience politique n'étaient pas nées ou étaient très jeunes lors l'accord du Vendredi saint (1988) et lors du désarmement de l'IRA. Il semble pourtant qu'au nord et au vu des résultats électoraux, les deux blocs (républicains vs unionistes) existent encore... L'épineuse question du travail politique et social en direction des habitants du nord de l'Irlande qui votent toujours pour des partis se situant dans le giron de l'Angleterre est donc toujours posée. Plus que jamais, ce sont plus, en Irlande du Nord, des « prolétaires qui sont à gagner que des colons qui sont à vaincre ». Une sorte d'éternel recommencement...

On peut « laisser la main » à Jérôme Baschet pour parler de la situation actuelle de l'Irlande en la (re)situant dans le temps long. Dans son ouvrage¹⁶ « *Défaire la tyrannie du présent – Temporalités émergentes et futurs inédits* », l'auteur repend à son compte, à la fin du chapitre 4, la métaphore du sablier : « (...) les zapatistes optent (métaphoriquement) pour le sablier, parce qu'il permet d'observer tous les grains de sable à la fois, ceux qui attendent leur tour et ceux qui sont déjà tombés. Plutôt que d'isoler l'instant présent, il invite à se préoccuper à la fois du "temps écoulé" et du "temps qui vient" qui, ensemble, donnent sens à ce qui advient maintenant. »

Cette métaphore du temps comme un continuum trouve une bonne application dans la situation irlandaise. Peut-être que le temps qui vient, enfant du capitalocène, n'est plus celui des frontières et de la mort mais celui de la (sur)vie.

Toulouse, le 27 avril 2023

Pascal Gassiot – Université populaire de Toulouse

¹⁵ Si le Sinn Féin a beaucoup bougé par rapport au début des années 70 lorsqu'il était la branche politique (la vitrine) de l'IRA, on ne peut pas lui reprocher d'avoir abandonné son objectif premier, la réunification des « deux » Irlande. De toutes façons, la réunification, c'est sa raison d'être. L'abandonner, c'est disparaître avec toutes les conséquences que cela pourrait avoir sur l'île ; comme par exemple, la création, sous d'autres formes, d'une nouvelle IRA... Il faut reconnaître à la lutte pour l'indépendance de l'Irlande une étonnante longévité depuis la fin du 18^{ème} siècle jusqu'à nos jours. Et on peut penser que tant que cette île ne sera pas, dans son intégralité, indépendante, il n'y aura pas de paix durable. Si la voie légale empruntée depuis le début du 21^{ème} siècle n'aboutit pas à la réunification, il se trouvera toujours (peut-être) des irlandais pour « remettre le couvert » contre l'occupant (direct ou indirect) anglais...

¹⁶ Op. cité